

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 105 (1960)  
**Heft:** 2

**Artikel:** De Sedan à Dunkerque en mai 1940  
**Autor:** Léderrey, E.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-342978>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## De Sedan à Dunkerque en mai 1940<sup>1</sup>

Le 10 mai 1940, à 0530, trois groupes d'armées de la Wehrmacht, totalisant 117 divisions, s'engagent sur le front de l'Ouest. Le G.A.B. (v. Bock), au N., attaque la Hollande et la Belgique, dont la partie S. est l'un des objectifs du G.A.A. (v. Rundstedt) qui, englobant les trois corps blindés de v. Kleist, s'étend jusqu'au Luxembourg. Le G.A.C. fait face à la ligne Maginot.

Cinq jours plus tard, envahie par la droite du G.A.B. (renforcée de quatre bat. para. et de trois bat. aéroportés), la Hollande capitule. Pendant ce temps, la gauche s'est emparée par surprise du fort Eben Emaël et a repoussé les Belges au-delà du canal Albert.

Ces succès ont attiré les D. mobiles de l'adversaire vers le N. — d'où elles ne pourront plus être ramenées à temps vers le S. — et détourné l'attention des Alliés des Ardennes où le C. blindé de Guderian, fer de lance de l'attaque principale menée par le G.A.A., a, le 13 mai vers Sedan, entrepris de franchir la Meuse. Gamelin n'attendait une tentative de forcer le fleuve que vers le 9<sup>e</sup> jour, date qui (nous le verrons *in fine*) correspondait aux intentions initiales de l'adversaire.

Le 15 mai, les 3 D. bl. de Guderian, après avoir repoussé une contre-attaque, sont à 70 km. à l'ouest de Sedan où v. Kleist (qui, outre Guderian, a encore sous ses ordres les C. bl. de Reinhardt et de Hoth, chacun à 2 D. bl.) les retient momentanément. Le lendemain soir, les 3 C. bl. gagnent partiellement l'Oise. Le 17.5, Hitler, qui redoute une contre-attaque sur leur flanc gauche, les arrête sur la ligne Avesnes-

---

<sup>1</sup> Traduction résumée de *Hitler der Feldherr*, ouvrage du professeur GERT BUCHHEIT. Voir croquis à la page 73 et le compte rendu dans le bulletin bibliographique.

Guise-Marle-Rethel pour laisser le temps à un nombre suffisant de D. inf. de la 16<sup>e</sup> A., dans le secteur de laquelle ils progressent, de venir relever leurs flanc-gardes et parer à ce danger.

C'était accorder un délai à l'adversaire pour rétablir un front sur l'Oise et le canal de la Sambre. Aussi l'OKH. (*Oberkommando des Heeres* dépendant de celui de la Wehrmacht, l'OKW.) insista-t-il auprès du Fuehrer pour qu'il revienne sur sa décision. Loin de le faire, celui-ci reprocha, semble-t-il, à v. Kleist d'avoir lâché la bride à ses subordonnés, ce qui expliquerait l'arrivée en avion de ce dernier, le 17.5 à 0700, au Q.G. de Guderian. Vertement semoncé pour « ne s'être pas conformé aux intentions de l'*Oberste Fuehrung* », celui-ci offrit de remettre son commandement. Informé de l'incident, v. Rundstedt chargea le général List de le régler. Guderian obtint l'autorisation de pousser une *kampfkräftige Aufklärung*, mais il lui fut interdit de déplacer son P.C. C'était méconnaître (ou connaître?) le tempérament de Guderian, qui interpréta largement la permission d'explorer « en forces » : la 2<sup>e</sup> D. bl. alla, le 18.5, occuper Saint-Quentin et la 1<sup>re</sup> D. bl. prit le chemin de Péronne. Quant au P.C., maintenu sur place, il fut relié par un câble à Guderian qui, à son habitude, se porta en avant. Habilement tourné, l'ordre d'arrêt du Fuehrer finit par être révoqué.

Le 20 mai, les blindés du G.A.A. sont à Amiens et Abbeville. Le lendemain, au NW. de cette localité, un bataillon de la 2<sup>e</sup> D. bl. atteint la mer. Réalisée de la sorte, la percée sur la Manche consacre la rupture des forces alliées en deux tronçons. Il reste à l'exploiter en dirigeant les blindés vers le N. et le NE. à l'intention d'encercler le tronçon N. Ce mouvement s'opère sous le couvert d'éléments de l'arrière étalés le long de la Somme pour parer à une contre-attaque possible de la 10<sup>e</sup> A. française.

Le 24 mai, les hauteurs de Béthune et de Saint-Omer sont occupées, l'avance sur Calais progresse rapidement, les blindés de Reinhardt atteignent le canal Aire-Saint-Omer-Gravelines, ceux de Guderian bordent l'Aa à 16 km de

Dunkerque. Une poussée sur cette forteresse maritime suffirait à régler le sort des Alliés occupés à construire un nouveau front défensif sur le canal de la Bassée.

Elle n'eut pas lieu. Une intervention intempestive de Hitler venait de la stopper. Avant d'examiner les causes et les conséquences de cette interdiction, revenons à la situation du 20 mai.

\* \* \*

L'attaque allemande contre la Hollande et la Belgique avait déclenché l'exécution du plan D, lequel débutait par la pénétration des forces franco-britanniques en Belgique. Or, ce plan contenait une omission dont, dit l'auteur, « on n'eût pas cru l'EM français capable ». La conversion que devaient opérer les Alliés pour se porter, de la frontière franco-belge, sur la ligne approximative Luxembourg-Anvers exigeait une solide charnière dans les Ardennes. Que celle-ci saute et l'aile marchante serait exposée à voir l'ennemi surgir dans son dos. C'est ce qu'il advint. Pour avoir négligé le pivot de la manœuvre, le plan D avait préparé un piège. Aussi l'auteur conclut-il : « C'est la partie offensive de ce plan qui se révéla funeste aux Alliés, et non leur attitude défensive ou l'obsession de la ligne Maginot (*Maginotkomplex*).

Du côté allemand, le plan du chef de l'EMG assignait à v. Bock (G.A.B.) la mission de fixer l'adversaire que v. Rundstedt (G.A.A.), chargé d'amener la décision, attaquerait à dos. Le premier serait l'enclume, le second, le marteau. L'arrivée de Guderian sur la Manche vint modifier la situation. Elle signifiait que les blindés de la gauche de v. Rundstedt s'étaient rapprochés de la droite de v. Bock, alors que les deux G.A. auraient dû progresser parallèlement. Afin de prévenir tout désordre, l'OKH crut devoir confier la mission d'achever l'encercllement de l'adversaire à v. Bock, sous les ordres duquel passeraient les blindés de v. Reinhardt. Celui-ci fut avisé de ce transfert ainsi que du changement de la ligne de démarcation par une directive, laquelle ajoutait

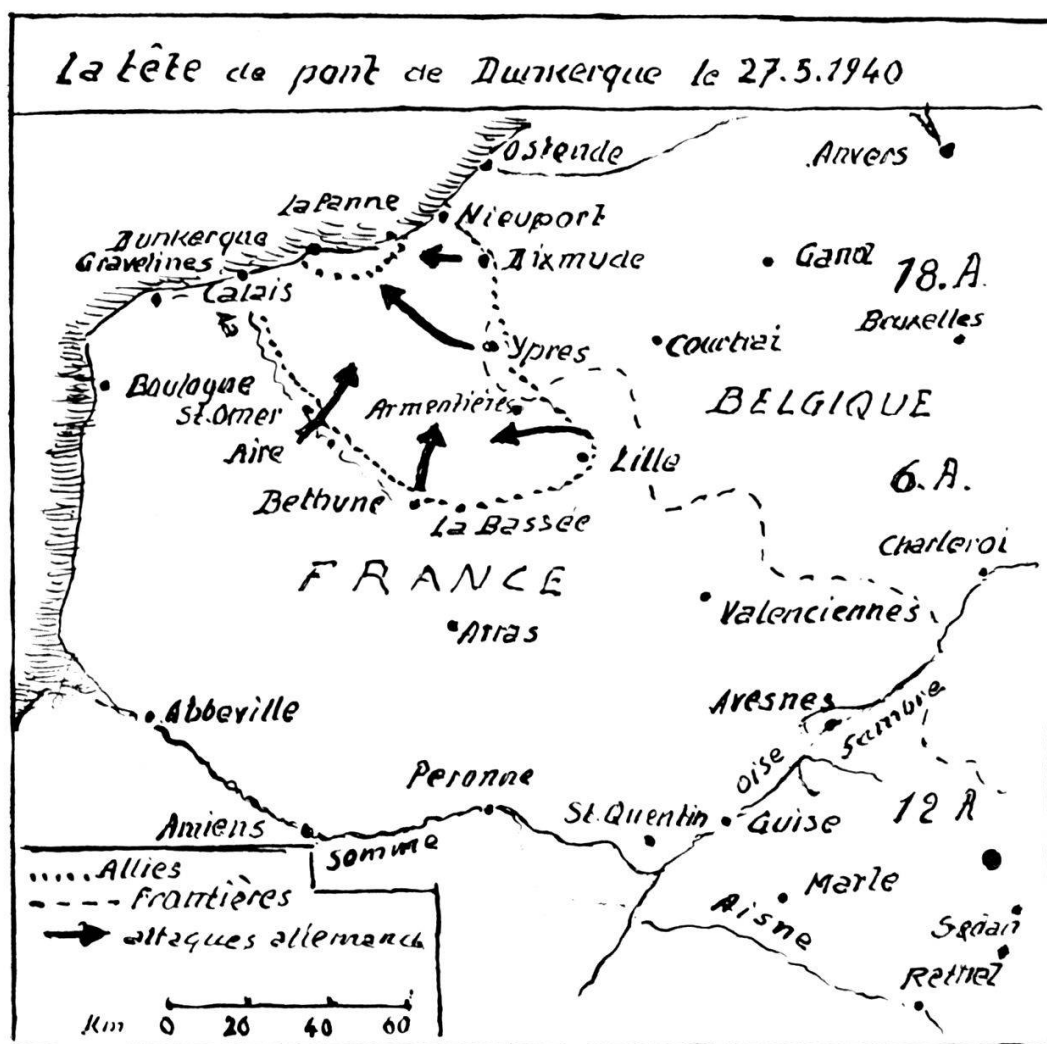
que le chaudron (*Kessel*) de Dunkerque serait rétréci par une attaque partie de la base Valenciennes-Arras et que les blindés, de la ligne Béthune-Saint-Omer-Calais, gagneraient celle d'Armentières (NW. de Lille)-Ypres-Ostende.

La veille, le 22.5, Hitler avait fait part à Halder (OKH) de sa crainte de voir les blindés enlisés dans les marais parsemés de canaux des côtes de Flandres. Il avait proposé d'interchanger les rôles : les blindés de v. Rundstedt, devenus l'enclume, formeraient un barrage sur lequel viendraient s'écraser les forces franco-britanniques refoulées par v. Bock. De cette façon, Hitler espérait récupérer plus rapidement les chars dont il avait besoin pour la deuxième partie de la campagne de France. Il voulait d'abord arrêter leur progression, à l'effet, vint-il exposer à Rundstedt le 24.5 au matin, de leur permettre de se rétablir. Celui-ci est d'accord, à la condition que v. Bock barre la retraite à l'ennemi en poussant rapidement sur Dunkerque. Fort de l'assentiment de Rundstedt concernant l'arrêt des blindés, Hitler juge préférable de révoquer le transfert ordonné la veille. Rundstedt ne tarde pas à profiter de ce revirement. Informé par la Luftwaffe du repli des forces ennemies vers le N. et le NE., il saisit l'occasion de l'exploiter et ordonne à v. Kleist de reprendre l'attaque le 25.5 à l'aube. Sur ces entrefaites, la veille vers midi, le Fuehrer a regagné son *Felsennest* dans l'Eifel. Il y trouve Halder venu lui annoncer que le but de la première phase des opérations est sur le point d'être atteint, *les blindés lancés dans le dos* des forces alliées leur enlevant la dernière chance de retraite par la Manche.

Consterné, Hitler ordonne non seulement l'arrêt immédiat des blindés, mais encore le retrait des éléments ayant déjà traversé le canal de La Bassée. « Pas un char ne doit être perdu, hurle-t-il, ma Luftwaffe achèvera les Anglais. » En vain Halder remarque-t-il que cette décision équivaut à empêcher le marteau déjà levé de s'abattre sur l'enclume. Le Fuehrer reste inébranlable. Il fait valoir son expérience d'appointé dans les Flandres. « Ce terrain, qu'il ne connaît

que trop depuis les périodes de pluie et de boue de 1914, ne se prête pas aux évolutions de fortes unités de chars. » Comme, d'autre part, il est convaincu que l'aviation empêchera toute tentative d'embarquement et coulera les bateaux ayant réussi à quitter la rive, on ne sait que lui objecter. Fébrilement il ordonne : à Keitel (OKW) d'aller sur-le-champ s'assurer en avion que v. Bock se conforme à ses instructions, à v. Kleist de passer à la défensive sur la ligne Béthune-Saint-Omer-Calais, contre laquelle v. Rundstedt avec toutes ses forces disponibles acculera l'adversaire encerclé. Dunkerque est réservé à la Luftwaffe, comme aussi Calais, dans le cas où la prise de ce port se heurterait à des difficultés. A Halder, écœuré, il ne reste qu'à épancher sa bile dans son carnet de notes. En date du 26.5, on y lit : « Durant toute la matinée, l'OKH est très nerveux. Les ordres qu'il reçoit sont insensés. Dans tel secteur où l'ennemi se retire en bon ordre, il faut l'attaquer frontalement. Ailleurs, où nos troupes pourraient le prendre à revers, on les force à geler sur place. Rundstedt n'y tient plus. Il est allé vers Hoth et Kleist se rendre compte de l'avance des blindés. »

Les grands chefs de l'OKW approuvent le Fuehrer. A l'un de ses collaborateurs, le lt-col. v. Loosberg, qui mettait sérieusement en doute l'efficacité de la Luftwaffe et trouvait insensé qu'on laisse échapper l'occasion de capturer le corps expéditionnaire britannique en entier, *Jodl* répondit : « La guerre est gagnée. Il ne reste plus qu'à l'achever. A quoi bon dès lors sacrifier un seul char pour un résultat que l'on peut obtenir à bien meilleur compte avec des avions ! » Prié par Loosberg d'intervenir auprès du Fuehrer, *Keitel* s'y refuse, arguant sa conviction acquise, au cours de la guerre mondiale, en qualité d'officier d'EMG du corps de la marine opérant autour de Dunkerque, que les chars y seraient immobilisés. En désespoir de cause, v. Loosberg suggère que l'on autorise au moins la progression des unités blindées qui en trouveraient l'occasion. Refus et résultat : presque sous les yeux des blindés, les Alliés purent gagner la côte. Guderian — le



« schnelle Heinz », comme le désignaient ses hommes — fit une dernière tentative pour se rapprocher de Dunkerque. C'était le 25.5, au moment même où tombait Boulogne et où la 10<sup>e</sup> D. bl. attaquait la citadelle de Calais.

L'ordre brutal et catégorique de Hitler, dont il est fait mention plus haut, vint le clouer sur place.

\* \* \*

L'attaque frontale du G.A.B. (6<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> A.) n'avait pas progressé à l'allure souhaitée par Hitler. Après avoir, le 24.5, dépassé la ligne Gand-Courtrai-Valenciennes, elle se heurtait à une résistance opiniâtre que seuls des blindés, surgissant

dans le dos des défenseurs, pouvaient espérer briser. A défaut de quoi, il était vain de songer à réduire, en peu de temps, la poche (*Kessel*) de Dunkerque-La Panne. Hitler finit par s'en rendre compte. Revenant sur son erreur, il autorisa les blindés à pousser sur Ypres et surtout sur Dunkerque... où ils n'arrivèrent que pour voir les Alliés, grâce au précieux délai qui leur avait été accordé, échapper à l'encerclement.

\* \* \*

L'opération « Dynamo », destinée à ramener le corps expéditionnaire britannique, avait été préparée de longue date. Plus de 860 embarcations affluèrent sur les côtes de Flandres. Malgré une grêle de projectiles qui en coulèrent plus du quart, elles réussirent, jusqu'au 4 juin, à évacuer près de 340 000 hommes. Si ces rescapés avaient dû abandonner un matériel de guerre considérable, ils avaient en revanche conservé un superbe moral qui leur permit, quatre ans plus tard, de prendre une éclatante revanche.

En moins de 48 heures, la Luftwaffe avait démontré son impuissance devant la tâche que Goering, aspirant au titre de « Vernichter Dünkirchens », lui avait assignée. Et pourtant trois C. aériens, ceux de Grauert, de Keller et de v. Richthofen (ce dernier spécialisé dans l'attaque au sol) avaient été engagés dans des conditions, il est vrai, particulièrement difficiles. Les effets des bombes éclatant dans le sable étaient considérablement réduits. Dispersés et souvent minuscules, les objectifs étaient d'autant plus difficiles à repérer que de volumineux nuages de fumée produits par les premières vagues d'avions aveuglaient les suivantes. Une active D.C.A. protégeait les navires et les chasseurs de la R.A.F., renouvelant leurs attaques au mépris de la mort, infligèrent à la Luftwaffe des pertes telles que, selon Guderian, « elle perdit pour toujours sa faible supériorité du début ».

Ce sujet, la propagande allemande se gardait de l'aborder. En revanche, faisant état de l'énorme quantité de chars, de véhicules et d'armement lourd abandonnés, elle célébrait



l'événement comme « la plus grande bataille d'anéantissement de tous les temps ». Et Goering, qui n'avait pas de quoi se montrer très fier de sa contribution, reportait sur le Fuehrer l'honneur « d'avoir montré, aux bousilleurs (*Stümpfern*) de 1914, comment on conduit la guerre ! »

\* \* \*

Que fût-il advenu si les Britanniques avaient perdu leur corps expéditionnaire ? Il est clair que leur participation ultérieure à la guerre eût été gravement compromise et que l'invasion de leur île eût été facilitée. Churchill a donc raison de considérer le sauvetage du corps expéditionnaire comme une victoire, une victoire essentiellement due à la R.A.F. Où il se trompe, selon l'auteur, c'est lorsqu'il prête à Hitler l'intention d'avoir stoppé les blindés à l'effet de faciliter les pourparlers de paix avec la Grande-Bretagne. Si tel avait été le cas, il aurait dû simultanément suspendre l'action, sinon des G.A., du moins de la Luftwaffe.

\* \* \*

Dans sa brillante analyse de la première phase de la campagne allemande de 1940, B. H. Liddell Hart émet l'avis que les conceptions sur la conduite de la guerre des Français et des Allemands s'apparentaient davantage que celles de Guderian — qui se considérait comme son élève — et de l'OKW. Les premiers, en raison du temps nécessaire pour amener à pied d'œuvre la quantité d'infanterie et d'artillerie indispensable au forçement de la Meuse, estimaient que l'opération ne serait guère entreprise avant le neuvième jour. Guderian déjoua ces plans. Par sa ruée vers l'ouest, il surprit non seulement l'adversaire, auquel il laissa à peine la possibilité de réagir, mais encore l'OKW.

Le gain de temps réalisé par lui, dès les premiers jours, exerça une influence qui eût été encore plus décisive sur le cours de la campagne, si ce génial conducteur de blindés n'avait pas été freiné par l'appointé Hitler.

Colonel E. LÉDERREY